

**NARCISSISME PRIMAIRE ET OMNIPOTENCE
DANS MÉTAPHYSIQUE DES TUBES D'AMÉLIE NOTHOMB**

Lect. univ. dr. Mirela-Sanda SĂLVAN
Universitatea Națională de Știință și Tehnologie Politehnica București

***Abstract** This article proposes an analysis of Amélie Nothomb's novel *Métaphysique des tubes* from a psychoanalytical perspective. The first three years of the author's life reconstructed in the book offer a very rich and illustrative material for psychoanalytic concepts describing human development during this period. First and foremost, we think of primary narcissism, a notion that designates an early stage of development in which the child invests all libido in their own person. In this stage, the central character is called Dieu, embodying omnipotence, despite the total passivity she chooses and lives for a long period of time, leading the family members to call her Plante. The apparent refusal of life manifested in the first two years of her life - which is reduced to swallowing food, digestion and excretion - represents in equal measure a form of prolongation of intrauterine life (the fantasy of returning to maternal womb being later masterfully depicted through the illustration of the girl's relationship with water), as well as a form of aggressiveness towards external objects. The state of omnipotence corresponds to the child's belief in the all-powerfulness of their thoughts. Amélie Nothomb describes with impressive precision the omnipotent behaviour of the little girl at this stage of development. The writing is imbued with sarcasm, humour and (self)irony. From the previously invoked vegetative life, the character makes a spectacular leap to another, diametrically opposed, one in which passivity will be replaced by impressive capacities, both intellectual and physical. All of these are possible thanks to special object relationships, first with his paternal grandmother (who opens the way to life), and later with one of his Japanese nannies, Nishio-san. The relationship with the latter gives us the opportunity to observe how the child lives according to the pleasure principle - one of the two basic principles that govern psychological life. According to this principle, all mental activity is focused on avoiding discomfort and obtaining pleasure. The reality principle, situated at the opposite pole, is illustrated by other significant relationships, primarily those with the older brother and the second Japanese nanny, Kashima-san. From a psychoanalytic perspective, this principle illustrates a stage of development in which the search for satisfaction does not follow the shortest path, and the conditions imposed by reality and the external world are taken into account and accepted parallel to tolerating frustration and delaying gratification.*

Keywords: *psychoanalysis, primary narcissism, omnipotence, object relations, pleasure principle, reality principle*

Dans cet article on analyse le roman *Métaphysique des tubes* d'Amélie Nothomb dans une perspective psychanalytique. Les trois premières années de la vie de l'auteur reconstituées dans le livre offrent un matériel très riche et illustratif pour des concepts psychanalytiques décrivant le développement humain durant cette période.

On pense en premier lieu au narcissisme primaire, notion qui désigne un stade précoce du développement dans lequel l'enfant investit toute sa libido dans sa propre personne. A ce stade, le personnage central s'appelle Dieu, incarnant la toute-puissance, malgré la passivité totale qu'elle choisit et vit longtemps, ce qui amènera ses proches à l'appeler Plante. L'apparent refus de la vie qui se manifeste dans les deux premières années d'existence - et qui se résume à la déglutition des aliments, à la digestion et à l'excrétion - représente à la fois une forme de prolongation de la vie intra-utérine (le fantasme de retour dans le ventre maternel étant ensuite magistralement illustré par le rapport de la fillette à l'eau), ainsi qu'une forme d'agressivité par rapport aux objets extérieurs.

L'état d'omnipotence correspond à la croyance de l'enfant en la toute-puissance de sa pensée. Amélie Nothomb décrit avec une précision impressionnante le comportement omnipotent de la petite fille à ce stade de son développement. L'écriture est empreinte de sarcasme, d'humour et d'(auto-)ironie. De la vie végétative évoquée précédemment, le personnage fait un saut spectaculaire vers une autre, diamétralement opposée, où la passivité sera remplacée par des capacités impressionnantes, tant intellectuelles que physiques.

Tout cela est rendu possible par des relations d'objet privilégiées, d'abord avec sa grand-mère paternelle (qui ouvre la voie à la vie à l'enfant), puis avec l'une de ses nounous japonaises, Nishio-san. La relation avec cette dernière nous permet d'observer comment l'enfant vit selon le principe de plaisir, l'un des deux principes fondamentaux qui régissent la vie psychique. Selon ce principe, toute l'activité psychique est centrée sur l'évitement de l'inconfort et l'obtention du plaisir. Le principe de réalité, situé au pôle opposé, est illustré par d'autres relations significatives, principalement celles avec le frère aîné et la deuxième nounou japonaise, Kashima-san. D'un point de vue psychanalytique, ce principe illustre un stade de développement où la recherche de la satisfaction n'emprunte pas le chemin le plus court et où les conditions imposées par la réalité et le monde extérieur sont prises en compte et acceptées parallèlement à la tolérance de la frustration dans l'obtention du plaisir.

1. Narcissisme primaire

Quand on pense au narcissisme, la première chose qui vient à l'esprit est l'image de Narcisse et l'amour dirigé vers soi-même. En psychanalyse, cela fait référence à une étape de développement de l'individu qui implique une stase de la libido et le refus de l'investissement des autres, des objets. Le phénomène a été décrit par Freud et par Karl Abraham.

Dans la seconde théorie de l'appareil psychique, Freud invoque un état narcissique premier, qu'il qualifie de narcissisme primaire, anobjectal, qui se caractériserait, avant tout, par l'absence totale des relations aux autres et l'investissement de toute la libido sur sa propre personne : « le narcissisme primaire désigne d'une façon générale le premier narcissisme, celui de l'enfant qui se prend lui-même comme objet d'amour avant de choisir des objets extérieurs. Un tel état

correspondrait à la croyance de l'enfant à la toute-puissance de ses pensées. »¹ C'est un état primitif, qui correspond à une étape antérieure à la constitution d'un moi individuel et qui fonctionne selon le modèle de la vie intra-utérine, qui en serait le modèle, l'archétype.

Dans ses deux premiers ans de vie, le personnage du livre – surnommé Dieu – vit dans un état appelé par les médecins « apathie pathologique », une sorte d'état végétatif, où il ne bouge jamais, n'émet aucun son, ne réagit pas aux autres, ni à l'environnement. Les seules activités qu'il a sont des activités alimentaires répétitives qui ne semblent d'ailleurs lui provoquer aucun plaisir. La nourriture passe par son corps comme par un dispositif inanimé, par un tube. L'enfant vit toutefois dans un état de plénitude : « Dieu était l'absolue satisfaction. Il ne voulait rien, n'attendait rien, ne percevait rien, ne refusait rien et ne s'intéressait à rien. La vie était à ce point plénitude qu'elle n'était pas la vie. »²

Le tube ne parle bien sûr pas, apparemment il n'a pas de pensée, il voit, mais il ne regarde jamais. Il est seulement traversé par la nourriture, celle-ci ayant à son tour un statut neutre et indifférent – pour être toujours la même –, comme la boisson. Dieu filtre l'univers sans en retenir rien. Il vit dans une passivité totale, comme un être végétal – ses parents l'avaient d'ailleurs surnommé Plante – où rien n'a l'air de l'affecter, de produire sur lui le moindre effet. Il vit comme « un néant qui prenait de plus en plus de place », demeurant « couché sur le dos, les bras le long du corps, comme un gisant minuscule », dans le refus d'entrer en contact avec qui ou quoi que ce soit de ce qui l'entoure. Les hypothèses sur les possibles causes de son état étaient multiples, qui passaient en revue des accidents physiques, mais surtout un possible accident mental, « une poussière entrée par hasard dans l'huître du cerveau, malgré la protection des coquilles closes de la boîte crânienne ». ³

Un changement important se produit un jour, sans explication évidente : Dieu-Plante se met à hurler et sort de sa léthargie habituelle. Ainsi, l'apathie pathologique se transforme dans une irritabilité pathologique, où la petite déverse une colère importante, par des cris dont personne ne pouvait identifier la cause. Un autre changement, encore plus spectaculaire, survient ultérieurement, lors de la visite de la grand-mère paternelle ; celle-ci arrive au Japon pour voir le miracle occasionné par cet accouchement tardif du troisième enfant de son fils. La grand-mère aura une contribution importante à la véritable venue au monde de cette enfant, facilitée par un délicieux bâton de chocolat blanc que la petite dévore avec plaisir et qui semble lui ouvrir la porte vers la vie normale : « Le plaisir est une merveille, qui m'apprend que je suis moi. Moi, c'est le siège du plaisir. Le plaisir c'est moi : chaque fois qu'il y aura du plaisir, il y aura moi. »⁴

Le plaisir est associé à un état passif et heureux, où on ne doit pas faire d'effort, où tout ce dont on a besoin est fourni de l'extérieur, suite au simple désir. C'est aussi l'état où l'enfant vit dans le ventre de sa mère, à l'abri de toute possible

¹ J. Laplanche, J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2011, p. 264.

² A. Nothomb, *Métaphysique des tubes*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 5.

³ *Ibidem*, p. 19.

⁴ *Ibidem*, p. 31.

adversité extérieure. La relation que la petite entretiendra plus tard avec l'eau fait penser au fantasme de revenir dans le corps de la mère, univers par excellence protecteur, sûr, agréable. L'une des activités préférées de l'enfant, une fois sortie dans le monde, est celle de nager, même si elle avait failli mourir pendant qu'elle se baignait un jour dans la mer. Elle déclare l'eau son « élément ami, celui qui me ressemblait le plus, celui dans lequel je me sentais le mieux, même si j'avais failli m'y noyer. N'était-il pas logique, d'ailleurs, que j'aie risqué de mourir dans celui des éléments qui parlait mieux ma langue ? »⁵

Nishio-san accompagne la fille au Petit Lac Vert, qui devient son endroit préféré. Ce qui plus est, la fille préfère nager quand il pleut et sa devise est de ne jamais avoir le temps de sécher. Une autre illustration du fantasme de revenir dans le paradis du ventre maternel et d'y nager dans le liquide amniotique. L'enfant se déclare invulnérable quand elle est dans l'eau, protégée de toutes parts par la caresse apaisante du liquide :

Je plongeais dans le lac et n'en sortais plus. Le moment le plus beau c'était l'averse [...]. Le monde me tombait sur le corps entier. J'ouvrais la bouche pour avaler sa cascade, je ne refusais pas une goutte de ce qu'il avait à m'offrir. L'univers était largesse et j'avais assez de soif pour le boire jusqu'à la dernière gorgée. L'eau en dessous de moi, l'eau au-dessus de moi, l'eau en moi – l'eau c'était moi.⁶

2. Principe de plaisir / Principe de réalité

L'ode au plaisir invoquée plus haut fait penser au principe de plaisir de la théorie psychanalytique. C'est l'un des principes qui, selon Freud, régit le fonctionnement mental de l'individu. Jean Laplanche le définit très succinctement quand il affirme que « l'ensemble de l'activité psychique a pour but d'éviter le déplaisir et de procurer le plaisir. »⁷ Cette recherche du plaisir va accompagner l'être humain tout le long de sa vie. Ce qui est particulier aux étapes précoces de l'existence c'est l'illusion de pouvoir vivre dans un état de plaisir perpétuel. Cette illusion est petit à petit contrariée en contact avec les épreuves de la vie réelle. Dans son livre, Amélie Nothomb illustre le désir tout à fait pertinent de l'être humain de prolonger aussi longtemps que possible cet état paradisiaque. Elle le fait par des moyens multiples identifiables tant dans le fil narratif proprement dit du roman, que dans le style d'écriture qu'elle adopte – sarcasme, ironie, auto-ironie.

Le principe de plaisir forme couple avec le principe de réalité, qui survient plus tard dans la vie de l'individu et contrarie le premier. Nous allons voir comment Dieu va faire face aux rigueurs que ce dernier principe impose – tôt ou tard – dans la vie de tout un chacun. La réalité va lui être imposée en contact avec son frère aîné

⁵ *Ibidem*, p. 105.

⁶ *Ibidem*, p. 108-109.

⁷ J. Laplanche, J.-B. Pontalis, *Op. cit.*, p. 332.

et son ami Hugo, mais surtout dans les échanges avec l'une des nounous embauchées par la famille.

Pour revenir au principe de réalité, reprenons la définition que lui donne Jean Laplanche dans son *Dictionnaire de psychanalyse* : « dans la mesure où il réussit à s'imposer comme principe régulateur, la recherche de la satisfaction ne s'effectue plus par les voies les plus courtes, mais elle emprunte des détours et ajourne son résultat en fonction des conditions imposées par le monde extérieur. »⁸ On ne peut se soustraire à l'infini à ce monde, ni à ses règles, limites et frustrations. Malgré le refus initial de Dieu-Plante d'accepter de vivre dans le monde tel qu'il est, la petite devra quitter son état initial d'immobilité et de déni pour connaître la vraie vie.

Il ne faut quand même pas oublier que c'est le plaisir qui a rendue l'enfant « opérationnelle ». Cette fonctionnalité se manifeste à plus d'un niveau : la fille commence à marcher, à parler, à interagir avec les autres. Il est très intéressant de suivre les deux plans parallèles qu'emprunte son évolution : un est celui qui respecte ce qu'on pourrait appeler le développement normal d'un enfant de son âge ; le deuxième est constitué par un discours critique et sarcastique qui se moque du premier et de tout ce qui est représenté par les attentes de la famille et de la société à l'égard des enfants. Des préjugés et des absurdités qui sont ironisées dans un discours qui se moque de la vision standard sur ce que devrait être et faire un enfant et un être humain en général.

En voilà quelques exemples concernant l'évolution du langage : quels seraient les premiers mots qu'un enfant devrait prononcer ? Maman, papa, bien sûr – la petite est d'accord, les prononce sagement et ses parents en sont ravis. Mais la suite est délicieuse, Amélie Nothomb étant un vrai génie de l'ironie et du sarcasme : « Les parents sont une espèce susceptible : il faut leur servir les grands classiques qui leur donnent le sentiment de leur importance. Je ne cherchais pas à me faire remarquer. »⁹ ; « Ils eussent été moins ravis et admiratifs si j'avais commencé à parler en disant : *Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?* ou $E=mc^2$. »¹⁰

La venue au monde facilitée par la grand-mère, à l'aide du chocolat blanc, expose la petite au contact avec les autres. On pense à ses deux frères : Juliette, une fille de deux ans et demi son aînée, et André, un garçon de quatre ans son aîné. Plus significative que toute autre relation semble être celle avec Nishio-san, l'une de ses gouvernantes japonaises ; c'est elle qui prolonge pour l'enfant le sentiment d'être une divinité, même après être « descendue » dans le monde réel. Il est vrai que le contexte japonais aide à la déification de l'enfant, adoré dans cette culture, jusqu'à l'âge de trois ans : « Je m'aperçus que mon âge me valait un statut spécial. Au pays du Soleil-Levant, de la naissance à l'école maternelle non comprise, on est un dieu. Nishio-san me traitait comme une divinité. [...] Moi, j'étais une *okosama* : une honorable excellence enfantine, un seigneur enfant. »¹¹ Nishio-san, à la différence de l'autre gouvernante – Kashima-san – donne à l'enfant, à tout instant, la sensation

⁸ *Ibidem*, p. 336.

⁹ A. Nothomb, *Op. cit.*, p. 37.

¹⁰ *Ibidem*, p. 37-38.

¹¹ *Ibidem*, p. 55.

d'être un dieu dont tous les désirs sont accomplis sur place : « A tout instant, si je lui demandais, elle abandonnait son activité pour me prendre dans ses bras, me dorloter, me chanter des chansons où il était question de chatons ou de cerisiers en fleurs. »¹² Il ne faut pas quand même oublier que la même nounou est toujours prête à raconter des histoires très violentes, avec des corps coupés en morceaux – des histoires vraies, d'ailleurs, dont les personnages étaient les membres de sa familles –, satisfaisant ainsi les besoins agressifs de la petite enfant. Celle-ci passe des heures entières dans les bras de cette femme adorée qui l'adorait, s'exaltant de sa bouche, de son front, de ses yeux, dans une idolâtrie qui procurait un grand plaisir à l'enfant. Ce n'est pas étonnant, par conséquent, que la langue de Nishio-san devient la langue préférée de l'enfant : « Ce n'était pas un hasard si j'avais révélé plus tôt ma connaissance de la langue nippone que de la langue maternelle. »¹³

La fille semble vivre dans un paradis dont elle était le centre : « j'étais le centre géométrique d'un centre de splendeur qui ne cessait de s'élargir »¹⁴. Elle est pourtant obligée de remarquer ce que la narratrice appelle, avec sarcasme, « un problème logique dans cette apologétique ». Le problème porte aussi un nom, il s'appelle Kashima-san, la deuxième gouvernante de l'enfant, tout à fait différente de Nishio-san et indifférente à l'existence de la fillette, comme à son charme. Ce qui n'est pas sans effet sur la petite, contrariée dans son désir d'être le centre de l'univers et de la vie des autres.

Kashima-san déteste la petite, ne lui permet pas les familiarités auxquelles Nishio-san consent avec plaisir, elle la punit quand son comportement n'est pas adéquat. D'origine aristocrate, cette deuxième gouvernante se conduit selon des principes appartenant à un autre registre et n'est guère impressionnée par l'innocence ou les efforts de l'enfant de lui faire plaisir ou de la séduire. En contact avec cette femme, la fille apprend les limites de son pouvoir. Elle n'est pas omnipotente, l'univers n'est pas à ses pieds et il ne tourne pas autour d'elle. Il peut se montrer indifférent à son charme, à son existence.

Une autre expérience importante relevant du contact de la fille avec la réalité et ses principes, auxquels il faut obéir, est représentée par la conscientisation de la finitude, de la perte, de la mort. Cette réalité se dévoile au moment où les parents expliquent à la petite qu'ils ne vivront pas pour toujours au Japon ; que la carrière diplomatique du père continuera, dans deux ou trois ans, dans un autre pays. L'enfant sent que tout son univers se décompose, qu'elle perd pied, qu'elle va mourir si elle doit quitter sa maison et son pays. S'en ensuit une réflexion profonde, sur le risque de perdre ce que l'on a et ce que l'on aime auquel aucun être humain ne peut s'échapper :

En effet : je mourais déjà. Je venais d'apprendre cette nouvelle horrible que tout humain apprend un jour ou un autre : ce que tu aimes, tu vas le perdre.
« Ce qui t'a été donné te sera repris » : c'est ainsi que je me formulai le

¹² *Ibidem*, p. 57.

¹³ *Ibidem*, p. 58.

¹⁴ *Ibidem*, p. 71.

désastre qui allait être le leitmotiv de mon enfance, de mon adolescence et des péripéties subséquentes. « Ce qui t'a été donné te sera repris » : ta vie sera rythmée par le deuil. Deuil du pays bien-aimé, de la montagne, des fleurs, de la maison ; de Nishio-san et de la langue que tu lui parles. Et ce ne sera jamais que le premier deuil d'une série dont tu n'imagines pas la longueur.¹⁵

Cette réflexion sur le deuil est digne d'un manuel de psychanalyse. Faire le deuil, apprendre à bien le faire est une condition pour pouvoir continuer à (bien) vivre. Supporter, souffrir, accepter, continuer sont autant d'étapes nécessaires – pas forcément dans cet ordre – pour s'ouvrir à ce que la vie a à nous offrir. Comment faire pour se protéger de la souffrance ? Est-ce qu'on a le choix ? Est-ce qu'on peut sauter cette étape de la détresse, du déchirement intérieur qu'implique toute séparation ou perte ? Amélie Nothomb nous place en face de deux variantes :

Face à la découverte de cette spoliation future, il n'y a que deux attitudes possibles : soit on décide de ne pas s'attacher aux êtres et aux choses, afin de rendre l'amputation moins douloureuse ; soit on décide, au contraire, d'aimer d'autant plus les êtres et les choses, d'y mettre le paquet - « puisque nous n'aurons pas beaucoup de temps ensemble, je vais te donner en un an tout l'amour que j'aurais pu te donner en une vie. »¹⁶

Cette réflexion est faite à propos de la séparation de la fille de sa gouvernante bien-aimée, Nishio-san, sans qui elle a l'impression de ne plus pouvoir continuer à vivre. Car c'est difficile de le faire sans la présence, le regard et la force venues d'un être qui vous aime. On tire sa force, la confiance en soi et dans la vie de l'amour de l'autre. On a peur de se perdre, de ne plus exister si celui qui vous aime n'est plus à côté de soi, pour fournir cette force et énergie vitale.

Etre aimés est notre plus grand désir, soit-il conscient ou pas. L'enjeu de ce que nous faisons peut presque toujours être réduit à ce désir d'amour. Et la suite du paragraphe ci-dessus en témoigne. La petite fille comprend qu'elle devra quitter un jour Nishio-san, qu'elle aimait et qui l'aimait énormément. Elle comprend à la fois que jouir du temps qui reste est le choix le plus sage ; la fille referme ses bras autour de sa gouvernante et la serre de toutes ses forces et de tout son amour. Cette scène n'échappe pas au regard de Kashima-san, la gouvernante froide qui n'a jamais montré d'affection à la fillette. On peut penser qu'elle n'était pas capable de le faire parce qu'elle n'en avait pas eu la chance d'en jouir dans sa vie. Mais Kashima-san comprend que c'est quelque chose de vraiment précieux, qui lui est refusé. Son attitude témoigne d'une envie et d'une jalousie incontestables : « Elle resserra les lèvres. Je la vis me jeter un regard de haine. »¹⁷

¹⁵ *Ibidem*, p. 124.

¹⁶ *Ibidem*, p. 126.

¹⁷ *Ibidem*, p. 126.

Une réflexion sur le rôle et l'impact de la parole sur l'évolution de l'individu est menée en parallèle du fil épique central du livre : « Parler posait un problème d'étiquette : quel mot choisir en premier ? »¹⁸ ; « Parler pouvait donc servir aussi à assassiner. »¹⁹ ; « Par ailleurs, j'avais remarqué qu'il existait également un emploi inoffensif de la parole. »²⁰ Très touchante est l'observation concernant le langage au-delà de la langue, qui rend prioritaire la relation à la personne à qui on parle. Nous pensons à la relation de l'enfant à sa gouvernante japonaise qui l'aimait beaucoup et qu'elle aimait bien. Le langage de l'amour rend compréhensible n'importe quelle langue et c'est le cas pour le japonais dans la situation du personnage qui nous occupe ; une langue qu'elle est en mesure de comprendre pour être parlée d'un être aimé.

Le livre d'Amélie Nothomb concentre dans moins de deux cents pages toute une philosophie complexe de la vie. Les registres de lecture peuvent être multiples, comme les analyses qui pourraient en résulter. La grille d'analyse qu'on a choisie fait écho à notre intérêt pour la psychanalyse appliquée, d'une part, et pour la vie de l'individu dans ses étapes précoces, d'autre part.

Bibliographie

- ATHANASSIOU-POPESCO, Cléopâtre, *Illustres jalousies*, in *Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1/1997.
- ATHANASSIOU-POPESCO, C., *L'envie*, Paris, Editions Popesco, 2007.
- AUSTIN, J. L., *Cum să faci lucruri cu vorbe*, Pitești, Editura Paralela 45, 2005.
- FREUD, Sigmund, *Opere esențiale 3. Psihologia inconștientului*, București, Editura Trei, 2010.
- FREUD, Sigmund, *Opere esențiale 5. Studii despre sexualitate*, București, Editura Trei, 2010.
- LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2011.
- LE GUEN, Claude, *Dicționar freudian*, București, Editura Fundației Generația, 2018.
- NOTHOMB, Amélie, *Métaphysique des tubes*, Paris, Albin Michel, 2000.
- ROUSSILLON, René, *Manual de psihologie și psihopatologie clinică generală*, București, Editura Fundației Generația, 2010.

¹⁸ *Ibidem*, p. 37.

¹⁹ *Ibidem*, p. 43.

²⁰ *Ibidem*, p. 44.